

Lectures : Deutéronome 6, 1-6 ; Hébreux 7, 14-17.21b-28 ; Marc 12, 28-34

Le tout premier commandement que nous venons d'entendre est « Ecoute ! » - « Ouvre-toi à ce qui se passe en dehors de tes propres ruminations et de tes pensées en boucle. ». Ouvrons-nous alors à cette proclamation : « Le Seigneur (YHWH) notre Dieu (El), le Seigneur (YHWH) est Un ». Cette confession de foi affirme qu'il y a une source unitaire à tout ce qui est.

Le mot Seigneur traduit à la fois le mot grec kyrios et le mot Adonaï. Là où en le grec nous lisons kyrios, l'hébreu écrit les quatre lettres du nom de Dieu qu'on ne prononce pas, mais qu'on remplace par Adonaï, qui se traduit par kyrios, Seigneur.

Beaucoup parmi vous connaissent probablement l'étrangeté de ce nom de Dieu qu'on ne prononce plus depuis des siècles et qui fut révélé à Moïse devant le buisson ardent. La voix se désigne d'abord comme le Dieu de son père. Quand Moïse demande à connaître son nom, la voix répond par une sorte d'énigme que l'hébreu rend par quatre consonnes. La Nouvelle Bible Segond (NBS) traduit « Je serai », Louis Segond lui-même, dans son temps, traduisit par « l'Eternel ». Une longue tradition traduit « Seigneur », ce qui est cohérent avec l'usage de prononcer Adonaï quand on voit les quatre consonnes hébraïques du nom de Dieu. L'inconvénient est que cela renforce l'image patriarcal de Dieu. La domination de Pharaon est alors remplacée par une autre domination. Or, la pointe du discours n'est pas que Dieu soit Seigneur, mais son unicité.

L'unicité de Dieu est en contraste avec les multiples divinités égyptiennes et les cultes locaux des autres peuples. Chaque localité avait sa divinité tutélaire, et on reconnaissait que chacun avait un pouvoir limité dans l'espace. Il y avait une sorte de complémentarité entre les dieux. Chez les hébreux, petit à petit, le Dieu libérateur de la sortie d'Egypte va être reconnu comme étant la source de tout ce qui est, le Créateur du monde.

Il y a dans la confession de ce Dieu Un aussi une façon de se démarquer gentiment d'Elohim, l'autre nom biblique du Dieu créateur. Elohim est le pluriel de El, qu'on traduit simplement par « Dieu ». (Nous retrouvons El dans des noms propres, comme dans Israël, Emmanuel). Dans Genèse 1, Elohim désigne le Dieu des origines qui crée les humains à son image - homme et femme il les créa – ce qui fait se demander certains si Elohim

n'était pas un couple, le couple formé par El et sa compagne. Le couple humain et son unité étant alors à l'image de l'unité du couple divin. Allons savoir...

En Genèse 2, Adam est façonné de la poussière de la terre par « Je serai », celui qui se révéla à Moïse. Eve est modelée à partir de sa côte ou de son côté et reconnu par Adam comme « os de mes os ». Il en était question il y a un mois. Mais revenons aux noms de Dieu.

Tout au long de la Bible hébraïque nous trouvons encore bien d'autres façons de nommer le Dieu unique, comme El-Elyôn, dont Melchisédech est le prêtre, El-Shaddai et El-Tsévaoth. Il est tout à fait possible que les héritiers de plusieurs traditions se soient mis d'accord pour dire qu'en fait tous ces noms désignent le même et unique Dieu créateur et libérateur.

Venons-en maintenant au Nouveau Testament. Quand le scribe demande à Jésus quel est le premier de tous les commandements, Jésus montre qu'il hérite de la tradition instaurée en Deutéronome 6. Mais il ajoute tout de suite un deuxième commandement et le met à égalité avec le premier : l'amour du prochain. Ce commandement est tiré du livre du Lévitique (19,18), au début des lois de sainteté. Le scribe est d'accord avec Jésus et relativise l'utilité des sacrifices et holocaustes, qui sont d'ailleurs le premier sujet abordé par le Lévitique. Je trouve intéressant que dès le départ, les sacrifices ne sont pas le tout de la pratique religieuse.

L'épître aux Hébreux cependant donne une grande importance aux sacrifices. Cette épître développe d'une manière originale le changement de régime provoqué par la mort et la résurrection de Jésus. L'épître voit Jésus comme un grand prêtre d'un nouveau genre, ou plutôt d'un genre plus ancien que celui d'Aaron et des descendants de Lévi. Jésus est compris comme prêtre à la manière de Melchisédech. Qui-est ?

Melchisédech, prêtre pour El Elyôn, Dieu Très Haut, est un personnage énigmatique, qu'Abram croise à son retour d'un combat et qui lui offre du pain et du vin (Genèse 14, 18-20). La seule autre apparition de son nom dans la Bible hébraïque est le Psaume 110 où nous lisons « Le Seigneur l'a juré, dans un serment irrévocable : Tu es prêtre pour toujours, à la manière du roi Melchisédech ». L'épître aux Hébreux applique ce verset de Psaume à Jésus, prêtre pour toujours à la manière de Melchisédech. Comme ce dernier offrit du pain et du vin, le lien avec Jésus qui a fait de même se fait

par association d'idées. Et comme Melchisédech était prêtre, Jésus l'est donc aussi, et le repas des chrétiens qui partagent du pain et du vin en mémorial de lui devient l'œuvre d'un prêtre qui est un sacrificateur et donc ce repas doit « logiquement » être un sacrifice. Dans ces raisonnements, beaucoup dépend de ce qu'on entend par sacrifice – sacrificateur – prêtre, et pourquoi on traduit ainsi le grec et l'hébreu et les deux entre eux. Le lien entre Melchisédech et Jésus, si centrale pour l'épître, est fragile, mais elle a aidé l'Eglise à se construire, en aidant des chrétiens habitués dans leur passé aux sacrifices sanglants à en faire le deuil. A partir de là s'est formé la théologie du sacrifice de la messe. Calvin, avec la tonalité polémique de son époque, appelle « sottise » cette logique (*Jean Calvin, Réponse à un certain moyenneur rusé, dans : Œuvres, Pléiade, page 585*). Il refuse de parler du repas de la Cène comme d'un sacrifice, et c'est une des différences entre protestants et catholiques romains.

L'épître aux Hébreux ne joue pas un grand rôle dans la théologie luthéro-réformée. Mais comme les catholiques y sont très attachés et que nous suivons leur lectionnaire, nous l'avons au menu au moins sept fois par an, ce qui est beaucoup. C'est pour cela que je me suis dit « Il faut quand-même que j'en parle au moins une fois ». En comparaison, dans le lectionnaire luthérien, cette épître figure uniquement à Noël, pour évoquer la supériorité du Fils de Dieu par rapport aux anges, et pendant le Carême et le Vendredi Saint – au maximum trois fois par an. On retrouve la même sobriété dans le lectionnaire commun luthéro-réformée de la PKN (Protestantse Kerk in Nederland, l'équivalent de l'EPUdF aux Pays-Bas).

Dans l'épître aux Hébreux, Jésus est à la fois celui qui offre le sacrifice et celui qui s'offre lui-même, le sacrificateur et la victime. Si l'idée de Jésus, Christ, victime sacrifiée, est présente ailleurs dans le nouveau testament, l'idée d'un Christ-prêtre ne l'est pas.

Parler en termes de sacrifice est surtout utile pour des auditeurs qui viennent de cultures où des sacrifices rituels sont au cœur de la vie religieuse. Ce qui n'est pas notre cas.

Et pourquoi donc ? Parce que Jésus n'y attache pas d'importance, comme d'ailleurs le scribe qui l'interpelle estime le commandement d'amour largement supérieur aux lois sur les sacrifices. Le judaïsme rabbinique s'est bien accommodé de la disparition du temple de Jérusalem sans chercher à trouver un autre moyen d'offrir les sacrifices prescrits par la loi de Moïse.

Dans cette même ligné, le protestantisme comprend l'accomplissement du commandement d'aimer comme une pratique religieuse à part entière.

Quel est alors le sens du rite qu'est le culte ? Car il y a bien un sens, si non, nous ne serions pas ici ce matin. La partie rituelle de la religion est au service de l'amour envers Dieu et des prochains. Elle n'a pas d'autre raison d'être que de nous modeler, de nous former, de nous laisser nous inspirer par le Souffle Saint en vue d'une vie de générosité et d'amour au quotidien. Le culte est un exercice spirituel qui nous aide à façonner notre vie selon une vision qu'on ne retrouve que trop rarement ailleurs.

Le scribe et Jésus sont d'accord pour dire que Dieu est un et que l'aimer de tout son être est indissociable de l'amour envers le prochain. Cet amour nous unifie, nous rend notre dignité et nous rend présents et attentifs les uns aux autres. Sur ce chemin, nous nous rapprochons du Royaume de Dieu, cette réalité joyeuse et paisible qui oriente notre espérance.

Le monde est marqué par la violence. Que ce soit tout près aux Couronneries ou plus loin en Ukraine, au Proche-Orient, ou de l'autre côté de l'Atlantique ou la campagne électorale révèle la profonde division de ce qu'on appelle encore les Etats-Unis. La violence ambiante rend chaque jour plus nécessaire des moments de fraternité et de communion tels que nous les vivons ce matin, tels que nous l'avons vécu aussi hier soir ici—même, avec les musiciens et les danseuses venus de Séoul. La vie en Eglise est tellement précieuse et tellement fragile. A nous de choyer ce foyer pour rayonner dans le monde, à nous de le choyer pour que d'autres aussi puissent venir y réchauffer leur cœur. Amen

Exhortation et bénédiction finale

Le Dieu Un nous donne un seul commandement : aimer.

Nous sommes invités à aimer volontairement, sans attendre qu'un élan d'affection nous porte spontanément vers Dieu, vers autrui, vers nous-mêmes. Nous sommes invités à vouloir le bien pour tout être, pour tous les êtres. Nous sommes invités à être des bénédictions les uns pour les autres. Bénissons Dieu, bénissons-nous les uns les autres :

Puissiez-vous être heureux, heureuses, en bonne santé et pleins de vie.

Que le Dieu de la paix vous donne lui-même sa paix,
en tout temps et de toute manière.

Ariane van der Hoog, pasteure